

Pleine nuit

Jacques Gauthier

Number 67, Spring 1996

La croyance

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13812ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gauthier, J. (1996). Pleine nuit. *Moebius*, (67), 73–76.

Pleine nuit

Jacques Gauthier

*Dans cette heureuse nuit,
Je me tenais dans le secret, personne ne me voyait
Et je n'apercevais rien
Pour me guider que la lumière
Qui brûlait dans mon cœur.*

Jean de la Croix, *La nuit obscure*

Mes yeux se brûlent aux étoiles froides et ce n'est pas encore vraiment la nuit. J'avance dans ma solitude. Mon cœur bat de mille désirs rageurs qui dérivent vers d'autres cieux. Comment démêler ces voix blessées qui montent et descendent sur l'échelle de Jacob ?

Si je pouvais tout dire en une seule phrase. La veine se gonfle en une course perdue d'avance. Le corps est trop pesant et les livres ont quitté l'Olympe pour le Calvaire.

Je bois à tous ces mondes que je n'ai pas su inventer. Mes rêveries gardent leur secret. L'amour me happe toujours sans que l'élan ne soit freiné. Tout reste inachevé dans les ombrages.

*

La nuit boit tes silences, flamboie dans ton lit, le cristal froid d'une pierre tombale. Elle dessine au nord de ta tête des villes miniatures que le temps a effacées.

La nuit éclaire ta chair au large d'une île. Tu la récites goutte à goutte, dans le geste lent des commencements échappé des miroirs. Ta chair, plus nue qu'elle ne l'a jamais été, a la sonorité blanche des insomnies. Elle n'a que le souvenir de la mer pour seule caresse. Elle émerge d'un brouillard plus chaud que l'amour.

La nuit est tombée comme un météore sur ta chair. Tu l'enveloppes dans le drap de lin qui te rappelle la transparence des libellules épinglées.

*

Tu portes le souvenir d'une croisière. Tes songes inventent l'avenir d'un royaume. L'exil est au bout des mots qui durcissent. Je les entends dans mon sommeil, tel le tam-tam d'un temple lointain.

La soif te creuse. Tu en fracasses le noyau, l'intérieur d'un monde à contempler. L'eau de l'absence coule de tes yeux. Chaque caillou est à sa place.

Ta solitude rend la nuit moins périssable, où gîtent les anges.

*

Les toits fument sous le linceul de janvier. Tant de blanc pour si peu de bourgeons. Les moineaux ont perdu la clé qui ouvrirait le ciel. Tout est clos. Le rêve inversé est sans avenir.

Les visionnaires quittent les falaises, remontent la forêt, animent la campagne déserte. Leur unique prière, surveiller l'amour dans l'air retourné.

La vie baisse à n'en plus finir. Sa courbe rythme la sobriété du vol. Saisir son mouvement sur la face cachée de la lune.

*

Aucun mot ne m'est un paratonnerre contre la foudre qui m'aveugle. Aucun arc ne me projette aussi loin que ce silence qui me brûle de l'intérieur. Je suis un cri qui tressaille de tout dire.

La vie me porte à bout de bras depuis que je meurs. Joie d'aimer sa mort, de tout perdre pour elle. Je la borde en moi comme une naissance.

J'étire le réveil pour mieux m'endormir. Il s'agit d'être.

*

Tu dors si doucement. Je déambule dans un corridor poussiéreux. Une porte s'ouvre. La pluie me surprendra toujours.

Quand m'en irai-je avec toi jusqu'en Provence? Le vertige m'enferme dans un autre sommeil où quelqu'un m'appelle d'un nom qui diffère du mien. Les ombres sont enchaînées dans les ravines usées par les eaux. Je m'égare dans un lieu où les chemins sont bloqués.

Mon esprit invente un pays chaud. Il y a toi et moi et l'inutile gratuité d'être là.

*

La chambre a l'odeur de l'argile. Du profond de ma poitrine, l'étrange écho des forêts, la vieille rengaine, à peine chuchotée, des animaux en gésine.

Je refais en rêve le chemin révolu du retour, oublié des auberges. J'enfouis le grain. Je murmure un mot d'amour avant le rythme des aubes.

Aujourd'hui sera. Quel repère éblouissant!

*

L'œil est cerné de lune, le livre sacré couvert de suie. Des terroristes roulent leurs cendres en inclinant la tête de la bête. À cette heure indolente, la guerre ne fait pas d'aumône.

Rien n'est immuable. Cela n'empêche pas le persil de pousser dans les douilles d'obus. Cette nuit, d'autres porteurs d'étendards dorment sous des croix blanches. Le soleil s'est abîmé dans leurs yeux. La mort idolâtre n'a pas de frontière depuis que la terre est son gîte.

*

L'arbre sec expire en moi. La mort s'enracine dans ma vie. Le monde est contenu dans la seule feuille qui reste, au bout de ma route qui ne finit pas.

Parle-moi de l'être, ce quelque chose de frais qui ne sait plus où aller en moi. J'en ramasse de splendides fragments dans les voyages où tu as si souvent prononcé mon nom que je croyais égaré.

Parle-moi de toi, de cette lumière qui se cache lorsque tout passe, et ce silence qui délie le regard. Survit-on à une telle agonie d'amour?